Kevin Lambert

Que notre joie demeure

roman



LE NOUVEL ATTILA

Que notre joie demeure

Du même auteur

Querelle, Le Nouvel Attila, 2019 ; Héliotrope, 2018
Tu aimeras ce que tu as tué, Le Nouvel Attila, 2021 ; Héliotrope, 2017

Kevin Lambert

Que notre joie demeure

La citation de Joan Didion, page 119, est extraite de
Pour tout vous dire, traduit de l'anglais par
Pierre Demarty,
Éditions Grasset & Fasquelle, 2022

© Héliotrope, 2022
pour le texte original
Publication réalisée par l'intermédiaire de
Books And More Agency #BAM.

ISBN 978-2-493213-34-1
© Le Seuil, 2023, pour la présente édition

Le Nouvel Attila
127, avenue Parmentier, 75011 Paris
www.lenouvelattila.fr

deux autres jours, deux autres nuits, que continuent les fêtes, deux autres jours, deux autres nuits, ce soir, Mère verrait du pavillon d'un quai le héron blanc et sa royale démarche dans les vagues, pendant que, tout en étirant le cou, il poserait avec une lenteur avertie une patte devant l'autre, dans ces reflets de la lune sur l'eau assombrie, et Mère entendrait aussi les voix de Samuel et Vénus déchirant la nuit, lorsqu'ils chanteraient de leurs voix unies, ô que ma joie demeure, ô que ma joie demeure.

Marie-Claire Blais, *Soifs*

Nous devons protéger les intérêts des minorités, et les riches sont toujours moins nombreux que les pauvres.

John A. Macdonald, *Conférence de Québec*, 1864

I.

Les conversations du trottoir tourbillonnent et gagnent l'escalier de secours, montent à l'étage puis au suivant et montent encore, dépassent les portes d'un ascenseur qui s'ouvrent sur un couple en robes froissées par le vent, les invitées se laissent porter par le courant d'air et réajustent leurs tenues, en sortant elles sont déjà dans le sublime appartement, plafonds hauts, moulures de bois, carrelage de marbre blanc, il faut habituellement posséder une clé pour enfoncer le bouton du dernier étage, mais ce soir, l'appartement est ouvert et balayé par les bourrasques qui se faufilent dans les corridors, se répercutent contre les portes closes de chambres et de bureaux décorés avec soin, des chapelles éteintes à la gloire de divinités qu'on ne prie plus où chuchotent des agneaux en attente du sacrifice sur les lits, les sofas, allongés sur le parquet parfois, ils se refont la courbure de la colonne vertébrale sur d'épais tapis en négociant une entente financière ou amoureuse, le regard, le sourire, le rire éclatant font figure d'offre ou de concession pour ces nouveaux adolescents qui, la cinquantaine avancée, boivent enlacés et

complotent contre un monde qu'on aura tôt fait d'oublier en lisant le ton emporté d'un courriel écrit trop tard, vantant l'amour et l'espoir, ces puissances archaïques qui déplaceront toujours monts et mers, dit-on, en chuchotant ils gardent un œil sur le rayon jaune qui filtre sous la porte, j'ai peur qu'on nous entende, un rire étouffé d'enfant abusant de sa permission, mélodie d'une immortelle joie qui les dépasse et les rassemble dans ce berceau d'amour. Brillent près d'elles les lumières du corridor qui laissent siffler dans la pièce des fragments de plaisirs soudains et fugitifs. Plus loin, dans l'espace ouvert, l'air se déverse en cascades sur un vaste salon haché de courants contradictoires, de dépressions profondes et de fronts froids donnant naissance à de furtives tempêtes, le courant d'air lèche le plancher de pierre blanche avant d'agiter les épais rideaux qui encadrent des fenêtres plus grandes que les murs, d'immenses vitrines surplombant le mont Royal, vu d'ici il semble si près mais si loin à la fois, on dirait qu'on peut le toucher, on nie la dizaine de kilomètres qui nous sépare de lui, une montagne à portée de main, massif noir interrompant les constellations de rues étoilées, la bourrasque frappe l'intérieur de la fenêtre, plonge mais ne s'écrase pas, et repart aussitôt vers le salon à l'éclairage parfait, fait tinter les milliers de cristaux de l'immense lustre qui pend au plafond, le vent passe entre les groupements humains et coupe telle discussion, déplace les mots puants, empreints d'une odeur d'alcool et de viande, qui prennent la forme de hideux papillons portés par la brise, flottant un instant dans l'air lourd avant de tomber près d'elle.

Céline.

Est-elle au repos ou à l'agonie ? Des centaines de petites carcasses d'insectes vains, morts autour d'elle, ne l'atteignent pas, ne troublent aucunement ses paupières fumées jusqu'aux sourcils, partiellement closes. Céline s'endort sur un canapé désert, assommée par la fumée de cigarette qui pique les yeux et fait résonner la musique et les rires, une percussion désagréable bat le long de ses tempes sur lesquelles frisent de fins cheveux traversés par les branches de ses lunettes, sa main s'agrippe au divan, un élan de panique, ses yeux s'ouvrent : elle respire, comme si elle venait de rejoindre la surface après une longue plongée, regarde autour d'elle, personne m'a vue, j'espère. Je l'ai, la place pour dormir, faudrait que je m'en aille, si on me trouvait endormie qu'est-ce qu'on inventerait pas sur moi, se dit-elle en sortant de sa robe un mince étui d'argent, elle fume, elle aussi, elle grille sa cigarette pour échapper un tout petit peu à l'instant, à la série des propos qui se déroulent d'une prévisible bobine, engourdir un peu ce mal de tête, cette fatigue, elle tire sur la du Maurier, gonfle ses poumons en effleurant du doigt sa tempe gauche qui tambourine sauvagement. Elle masse ses tempes endolories et fume encore, l'odeur de ses doigts qui pincent la cigarette l'écœure, son parfum, *Poivre* de Caron dont elle ne porte que quelques gouttes sur les poignets, les bras, les épaules, est dissipé, éventé, souillé par les arômes de nourriture et de savon, elle aime que son corps embaume ce parfum singulier qui annonce son arrivée plusieurs secondes avant qu'on ne l'aperçoive, un parfum vieillot, démodé, remarquable entre tous. Le repas était composé d'innombrables petites bouchées

délicates, promenées sur de grands plateaux de verre qui vous forcent à manger avec les doigts – Céline déteste ça, un homme inconnu qui partageait la conversation avait passé la soirée à les sucer, ses doigts, elle ne le regardait jamais dans les yeux tellement il lui levait le cœur –, entre chaque service elle trottinait vers la salle d'eau pour se laver les mains, elle prend une bouffée, le goût du tabac lui chatouille le palais, elle passe ses doigts sous son nez, ils sentent encore le thon rouge, le bison rôti, la tempura, le vinaigre, même l'âpre odeur du vernis bleu soir appliqué cet après-midi sur ses ongles cassés n'embaume plus ses mains fines, introuvable est l'odeur du girofle et du santal de son essence favorite, ses mains puent la bouffe et le savon. Un coup de vent frappe son visage, extrait quelques mèches de sa coiffure qu'elle replace avec des épingles de fin de soirée, on l'a complimentée maintes fois pendant la réception sur ses cheveux blancs, naturels, sa nouvelle coupe, de bon goût, classique mais à la mode, à la frange carrée, ailleurs longue et droite, « c'est Michel, moi je connais rien… rien d'autre que le meilleur coiffeur ! » répondait-elle en riant, replaçant la ligne de ses cheveux, les discussions peuvent être tellement épaisses dans une soirée comme celle-là, tout le monde a fait des études supérieures, on a tous et toutes vu les quatre coins du monde, la liste d'invités select est composée d'artistes, d'hommes et de femmes politiques, de dirigeants d'entreprise importants qui donnent des doubles pages d'entrevues aux journaux les plus sérieux de la planète, et on se retrouve ensemble à parler de cheveux, de beau temps ou du dernier spectacle du Cirque du Soleil, la force du nombre abrutit tout comme toujours,

lorsqu'un invité se greffe à un groupuscule il doit nécessairement faire régresser la conversation, et ainsi régressent-elles toutes jusqu'au néant d'où elles viennent, puis on se ressert un verre de champagne, on se prépare une ligne de cocaïne, les substances rendent volage, Céline aime être déplacée par les drogues et les alcools, elle est alors incapable de suivre les propos les plus insipides sur la politique internationale lancés fort par quelque sieur en manque d'attention, et ça lui plaît, oui. À cette heure, les fixatifs ne tiennent plus, les fins cheveux de Céline ont perdu leur volume, désordonnés par l'étrange sahel d'intérieur qui l'a pourchassée toute la nuit en lui renvoyant au visage son souffle froid et inodore, un vent sec et constant, elle est étendue seule sur le long canapé occupant une plateforme légèrement surélevée, passé la piscine au fond de la grande pièce ouverte où se tient la fête qu'elle analyse sans plaisir, elle voit un ancien associé se détacher de la foule et se diriger vers elle, elle plonge les yeux dans son verre. Il bifurque, elle avale sa dernière gorgée de vin. Un serveur en lui tendant le grand verre de cristal lui a dit : « c'est un excellent pinot bordelais, madame, un vin rare », « introuvable », avait ajouté le bonhomme qui suçait ses doigts, une bonne cuvée, un bon millésime, elle fume pour en recouvrir les tanins râpeux, franchement trop râpeux pour un pinot noir, pourquoi ce sucre, ce cacao, ces tanins, un goût mal équilibré, le monde avale n'importe quoi pourvu qu'on leur vende dans une bouteille en cristal, l'alcool ne lui fait plus aucun effet de toute manière, elle tire plus fort sur la cigarette qui pend au bout de ses doigts tremblants et laisse un peu de rouge à lèvres sur le délicat cylindre blanc.

Non loin d'elle se défont des groupes populeux de convives, quelques-uns ont enlevé leurs souliers et laissent leurs pieds tremper dans le plan d'eau, toujours envoûtés par les discussions banales comme des insectes par une ampoule, les échanges de regards et de mauvaises blagues alimentent la grande marche des rapports mondains, les gens migrent parfois en jetant un coup d'œil rapide à leur téléphone vers la cuisine et son îlot longiligne pour attraper une nouvelle flûte de champagne, quatre personnes sont absorbées dans la contemplation d'une sculpture médiocre qui traîne proche de la piscine, le Bain, comme la nomme affectueusement Dina pour s'approprier un peu cet appartement dans lequel elle ne vit presque jamais, passant le plus clair de son temps entre Dubaï et Hong Kong à s'occuper de la vie sociale de son mari, à gérer les invitations à souper, les réceptions et les employés de maison ; au moins, c'est Cai qui s'est chargé d'organiser la fête de ce soir. Dina était une grande entrepreneure avant d'embrasser sans retenue la vie domestique qu'on réserve encore aux femmes riches et qui survit comme un douloureux anachronisme, ça fend le cœur de Céline qu'elle ait refusé le succès qui l'attendait, Dina était une de ces femmes qui auraient pu marquer son domaine, Céline, en y pensant, est légèrement révoltée ; à l'orée de la quarantaine, son amie a vendu son entreprise en informatique mondialement connue – sans doute l'une des premières fondées par une femme – pour partir vivre à Hong Kong, la compagnie il y a cinq ou six ans a été rachetée à gros prix par Apple ou Google ou Amazon, elle ne sait plus, mais se souvient que Dina, pour justifier sa mauvaise décision, avait

avoué se sentir dépassée par les incessantes nouveautés technologiques, elle s'était à l'époque de la vente persuadée que son expertise était vouée à expirer et qu'il lui faudrait retourner sur les bancs d'école pour comprendre les nouveaux enjeux d'un avenir qui ne lui appartenait plus, le monde des technologies n'a rien à voir avec celui des arts ou de la mode, avait rétorqué Dina à la comparaison maladroite de Céline, dans *notre* monde, tout passe vite, et rien revient jamais, c'est comme ça. Toi, t'as bien choisi ton domaine. Sauf que l'avenir lui avait donné tort ; et à Céline, raison. Elles s'étaient brouillées pendant presque un an après une colère de Céline, qui avait engueulé son amie dans le but – c'était clair aujourd'hui, et elle le regrettait, avait honte de sa réaction émotive – de la faire souffrir, d'ébranler ses certitudes par la cruauté de mots tranchants comme des rasoirs, Céline accusait Cai de tous les torts et décrivait Dina comme une femme manipulée et soumise, elle remettait en question des décisions pourtant mûries, l'un des meilleurs esprits de sa génération détruit comme tant d'autres par l'amour et la soumission, oui, la *soumission* à un homme. Le Bain ne contient-il pas tout ça ? Un petit nom pour étouffer l'impression qu'a Dina d'habiter dans le plus impersonnel des hôtels…

Ce qui est réussi de l'intégration osée de ce bassin dans cette vaste salle aux plafonds ouvragés, ce qui plaît à Céline dans la scandaleuse présence de ce plan d'eau, ce qui fonctionne dans le design de cette partie de l'appartement, et du bassin plus précisément, c'est que rien ne semble avoir été conçu pour intégrer la piscine au décor, pour rendre plus organique, plus naturelle, plus cohérente avec le reste son existence atypique,

au milieu du salon grand comme une cathédrale – et comme une cathédrale, doté d'une tribune, il faudrait que Céline monte sur cette mezzanine avant de partir. Le bassin ne s'excuse pas d'être là, rien autour ne se marie à ce grand prisme d'eau rectangulaire qui perce la mosaïque monochrome, laissant place, un peu plus loin, à de larges lattes de bois franc recouvertes d'épais tapis sans doute ramenés de Dubaï. L'environnement donne à l'eau calme et lumineuse du Bain, dans laquelle semblent flotter des pierres précieuses rouges et vertes et bleues, une apparence presque inquiétante : l'eau pourrait tout faire gonfler de sa violente humidité, le chlore ronger les murs, les boiseries de sa chimie toxique. L'eau, pense-t-elle, est la seule substance encore capable de ravager les plus sublimes constructions, nos sociétés anéanties depuis des siècles par des incendies meurtriers en sont venues à maîtriser, dans les villes du moins, cette dernière force de la nature que représentent les flammes vives, si elle le pouvait, c'est ce genre de conversation qu'elle aurait ce soir ; comme personne n'est en mesure de lui donner la réplique, Céline murmure sa tirade en grillant une autre cigarette, des villes entières disparaissaient encore, il y a moins d'un siècle, dans de violents brasiers qui bouffaient tout, les chaumières et les châteaux, les forêts et les hôtels, ces incendies tuaient des milliers de personnes torturées dans des fournaises qui rasaient des territoires entiers, mais la cité contemporaine n'a-t-elle pas réussi à contrôler l'action destructrice du feu ? C'est le fondement même des villes modernes, entièrement redessinées dans l'objectif de neutraliser la propagation et l'alimentation du feu, désormais l'eau seule a la capacité de tordre, de noyer et de

faire gonfler et moisir nos matériaux ininflammables sans laisser de trace, sans alarmer les citadins par une immense colonne de boucane noire, on ne peut interrompre facilement le redoutable travail d'un écoulement ; l'eau que le Bain contient pourrait faire de sérieux dommages à cet appartement somptueux s'il advenait quoi que ce soit, Céline se met à calculer les centaines de milliers de dollars que coûterait ne serait-ce qu'un petit débordement en promenant ses yeux sur le salon, j'espère que Dina a une bonne assurance, son amie sait-elle que les vapeurs, cette humidité chlorée, rongent le béton de tous les établissements scolaires de la province, de toutes les piscines publiques ? Ici, rien n'est humide et l'air ne sent pas le chlore, c'est sec, atrocement sec, Céline tousse, c'est la fumée des cigarettes portée par le courant d'air qui ne cesse de caresser son visage et qui assèche sa respiration, une brise plus inquiétante encore que la possibilité d'un sinistre. D'où peut venir ce vent ? D'une fenêtre ouverte, peut-être, au soixante-troisième étage on sentirait l'air s'infiltrer dans le gratte-ciel.

Phyllis n'est pas venue, avec Phyllis elles auraient pu avoir ce genre de conversations, et se moquer gentiment des autres invités, elles ne se voient presque plus, son amie est âgée maintenant, on ne peut de toute manière pas aller à toutes les fêtes, elles ont formé un si beau trio avec Dina, trois femmes qui étaient très en vue dans les milieux d'affaires montréalais, Céline n'a pas encore réussi à parler à Dina depuis son arrivée, elle observe de loin son amie qui semble avoir été prise d'assaut, comme on l'est toujours pendant les événements organisés en son honneur, ses rires et ses réactions sont joués,

Dina est en représentation, elle tente de saluer tout le monde, accordant à chacun et à chacune, même celles et ceux qu'elle n'aurait sans doute pas souhaité voir à son anniversaire, une salutation, un brin de conversation, l'attention nécessaire pour qu'ils et elles se sentent accueillis chaleureusement, Céline sait bien qu'elle ne réussira pas à avoir un moment avec Dina avant la fin de la nuit, elles se sont vues hier et se reverront dans les prochains jours quand Dina et Cai viendront passer du temps à sa maison en Estrie, Dina doit jouer son rôle de fêtée, faire d'incessantes tournées parmi la foule, se décomposer en d'innombrables petites miettes qu'elle éparpille aux convives affamés qui se battront pour la saluer, l'embrasser, prendre de ses nouvelles, dévorer leur petite part inutile, recevoir la bouchée qu'ils croient mériter, craignant qu'on ne les pense impolies, irrespectueuses si elles repartaient sans avoir eu leur petite discussion avec la fêtée. Céline s'est retrouvée seule après le départ de Christiane, avec qui elle a passé toute la première partie de la soirée à boire du vin rouge et à discuter passionnément, assise avec elle sur ce canapé un peu à l'écart, formant une bulle exclusive que personne n'était invité à pénétrer, pas même cet acteur connu qui rôdait aux alentours dans l'objectif de prendre part à leur discussion, non, c'était entre Céline et Christiane, cette femme est vive, comme toujours elle était entièrement vêtue de noir et portait, bien que la pièce fût sombre, des lunettes de soleil, qu'avait-elle à cacher s'était demandé Céline, présumant aussitôt que Christiane avait recours à la médecine esthétique – il arrive qu'on ne se ressemble pas dans les jours suivant une intervention – puis se corrigeant aussitôt, il devait plutôt

s'agir d'une excentricité stylistique à la Anna Wintour, cela fonctionnait davantage avec les visions de cette femme élégante ; peut-être que l'animatrice est tout simplement photosensible, ce serait ironique pour cette femme de télévision, elle n'avait pas posé la question à Christiane qui souhaitait évidemment protéger quelque chose avec ses lunettes comme avec son armée de questions, elle n'abandonnait jamais complètement le rôle de l'intervieweuse qui l'avait si bien servie pendant toute sa carrière et voulait tout savoir sur le Complexe Webuy, comment réagissait Céline à la petite controverse des derniers jours, elle était passée poliment en sentant le malaise à des questions sur les tournages et ses autres projets en cours. Elles ne s'étaient pas revues depuis que Céline avait quitté le conseil d'administration du musée des Beaux-Arts à la fin des années 1990, Christiane l'avait reçue trois ou quatre fois à son émission, Céline avait toujours gardé une distance professionnelle avec l'animatrice dont elle se méfiait tout de même un peu, vous ne pouvez jamais savoir ce que vont sortir ces gens des médias lorsqu'ils vous reçoivent en direct dans leurs studios, sur leur territoire, Christiane possède un caractère imprévisible qui manque aujourd'hui, pense Céline, au paysage médiatique québécois, tellement pauvre intellectuellement, elle pouvait assaillir des zones personnelles de la vie privée de ses invités sans crier gare et cela, qu'on le veuille ou non, donnait d'excellents moments de télévision. Bien que Céline se fût méfiée de l'animatrice lors de leurs passages en ondes, elle avait trouvé une alliée en sa personne au musée des Beaux-Arts, elles n'avaient pas siégé très longtemps ensemble, mais rapidement elles s'étaient aperçues

qu'elles partageaient les mêmes intérêts et les mêmes inquiétudes, Céline s'était mise à apprécier cette femme de télévision qui, on peut le dire avec le recul, a toujours su garder intacte une part d'ombre essentielle, la vie publique n'a pas avili la personnalité de Christiane, Céline a l'impression de mieux la comprendre depuis qu'elle aussi a fait de la télé.

Christiane conserve cette intensité, cette présence magnétique, cette capacité à s'impliquer sans retenue dans une conversation qu'elle ponctue de sa voix grave, elle a animé, pendant vingt ans, des émissions à la télévision, à la radio, recherchant toujours cette tension du direct, le risque de l'erreur désastreuse est toujours présent lorsque chacun de nos gestes, chacune de nos paroles est automatiquement capté, saisi, diffusé, Christiane s'est nourrie du caractère implacable du direct, a évolué dans un univers où il est impossible de recommencer une seconde fois – capter l'instant demeure pour elle préférable à tout déroulement planifié, répété, c'est pour Christiane, pense Céline, davantage qu'une méthode. C'est une philosophie, un engagement, il y a chez l'animatrice cette certitude existentielle, démontrée par l'expérience, que le trésor gît dans l'imprévu, au cœur de l'inattendu, le direct la forçant parfois à gérer d'embêtantes situations, lorsqu'elle renversait un verre d'eau sur un invité ou qu'un intervenant se mettait à en invectiver un autre, mais jamais ces anicroches n'avaient ébranlé la philosophie de Christiane, l'imprévu est une mine d'or, le danger la plus grande source de renouvellement, l'improvisation est la seule manière de faire exploser, à travers le lourd appareillage du téléviseur, les sensations vraies. Il fallait pour cela que l'animatrice

sache flotter, qu'elle puisse parler de tout, des sujets les plus frivoles aux plus glauques, en passant par la philosophie, les arts, la politique internationale et la littérature, sa connaissance de l'actualité et des phénomènes de notre monde paraît infinie, cela impressionne Céline, qui admire son aisance à caresser la surface des choses, le paquebot de Christiane jamais ne prend l'eau, comme si la femme de télévision avait appris la juste dose, celle qui permet d'aborder les sujets les plus violents, les plus hautes choses de l'esprit tout en conservant une distance qui empêche de se laisser avaler, la discussion ne devient jamais déplaisante en sa présence, oui, Christiane a reçu ce don précieux de la frivolité qu'envie Céline, Christiane parvient à être profonde, à se laisser affecter par les propos des autres sans pourtant sombrer dans la négativité, l'engourdissement affectif, Céline admire cela, elle qui se laisse trop souvent emporter par les émotions lourdes, qui ne connaît aucune frivolité et qui peut se sentir envahie d'une vague d'anxiété la forçant à quitter une soirée si l'on parle de mauvais traitements envers les animaux, de la haine pour une figure publique qui lui est chère ou de la mort d'un enfant, sensibilité camouflée par une froideur extérieure lui ayant taillé une réputation de femme sans cœur, réputation outrageante qui l'a toujours mise hors d'elle – et blessée.

Le problème, c'est que cela peut se produire dans une conversation ordinaire, comme si chaque fois Céline remettait l'entièreté de sa subjectivité en jeu et n'acceptait aucune protection psychique ; il arrive qu'elle soit ravagée pendant plusieurs jours par une conversation à propos d'un assassinat,

d'un attentat, comme si la folie meurtrière lui était familière et qu'elle parvenait à entrapercevoir la route – parfois un chemin cahoteux sinuant dans un bois touffu peuplé de créatures nocturnes, d'autres fois, la voie royale d'une autoroute neuve munie de voies de dépassement – qui mène un être à désirer la mort d'un autre, à accueillir le fantasme de destruction puis le passage à l'acte, cette pensée a rouvert en elle un gouffre au bord duquel elle s'est maintes fois tenue, attirée par ses profondeurs invisibles, la conversation avec Christiane au sujet d'un fait divers glauque, un affreux patricide, a été pendant un instant comme une lampe de poche qu'on aurait donnée à Céline pour éclairer le trou sombre de cette fosse impersonnelle, une lumière trop faible que le vide avalait aussitôt, la promesse d'éclaircissement offerte par la petite lampe étant risible face à ce gouffre trop profond et trop noir, une immense crevasse insondable, mais dont les alentours sont pourtant familiers, il semblait à Céline que cette crevasse se trouvait non loin du quartier où elle avait grandi, à Roxboro, que les gens du voisinage en parlaient et que les enfants qui jouaient dans le petit bois au bout de la rue finissaient souvent par tomber sur ce trou dans lequel ils pouvaient être engloutis, un trou que les nouveaux quartiers ont fini par combler, des vérités inavouées sur les êtres que nous sommes fourmillent au fond de ces trous que les développements immobiliers et l'aisance oratoire de Christiane s'empressent d'emplir de terre et de sable, Céline a tiré quelques leçons de la contemplation partielle de ce gouffre mais, étouffée par l'angoisse et distraite par la cigarette, le rouge, les petites bouchées qu'on leur présentait à la ronde, elle a

ravalé avec une gorgée de vin ces idées informes qui possèdent en puissance, si on suit toutes leurs avenues sans garde-fou, si on déploie le potentiel qu'elles contiennent et qu'on laisse s'exprimer leur charge profondément disruptive pour l'ordre social, la capacité de faire sombrer n'importe qui dans le désarroi.

La cigarette fumée jusqu'au filtre, le vin bu jusqu'à la lie, elle écrase son mégot au fond du verre et se lève, marche vers la cuisine. Nombreuses sont les heures disparues depuis le premier toast porté en l'honneur de Dina, de son soixantième anniversaire, beaucoup de gens sont partis, l'ont saluée avant de sauter dans la voiture qui les attendait dans le garage au sous-sol, il ne semble rester qu'un noyau dur de fêtards et de fêtardes agglomeré autour de l'îlot, imposante pièce de marbre blanc traçant une fine ligne entre la cuisine et le salon, courbant jusqu'à la salle à manger, des hommes et des femmes qui profitent du caractère privé de l'événement pour se laisser aller un peu, ils en ont rarement l'occasion dans leurs dîners d'affaires, elles s'ennuient dans leurs conseils d'administration, leurs réunions de production, Céline se traîne vers le cœur de la tempête. Les habits que portent les amis de Dina esquissent une forêt de coupes splendides, Céline déambule dans cette manière de musée en tentant de reconnaître les styles et les griffes, certaines créations québécoises, quelques inévitables passe-partout insipides, du prêt-à-porter qui peut dépanner, c'est vrai, moins de la mode qu'un assortiment de tissus évoquant une idée de la mode, dans son versant le plus criard et le plus vulgaire, la « haute couture » du froufrou et du motif grossier, Céline connaît assez l'humain (et le vêtement) pour savoir que celles

qui portent ces guenilles sont d'absolues désespérées, que ces messieurs seraient prêts à tout pour qu'on qualifie leur style d'osé ou d'original, les montures atroces de leurs lunettes en sont la preuve, un grave manque d'imagination les afflige. D'autres invités portent des morceaux qui valent la peine d'être détaillés, Céline reconnaît quelques maisons fameuses, dont la marque évoque un prestige et un luxe un peu faciles, des choix conservateurs, mais qui ont l'avantage de ne pas être hideux, Saint Laurent, quelques complets Paul Smith, un beau pantalon Alexander McQueen qu'elle s'est déjà retenue d'acheter à Paris, l'homme en Giorgio Armani est sans surprise d'une insurmontable vulgarité ; Céline n'aime pas cette maison. Qu'est-ce que Pierre-Moïse peut bien porter, il faut qu'elle pense à lui demander, peut-être du Haider Ackermann, non, ça ressemble plutôt à du Comme des garçons, designer qu'ils adorent, Pierre-Moïse est très beau, pourtant il ne l'a pas eue facile d'un point de vue vestimentaire quand Céline l'a engagé il y a longtemps, jeune diplômé sublime aux cheveux tressés (c'est toujours un très bel homme, qui se rase maintenant le crâne de près, à quarante-six ans il a l'air d'en avoir dix de moins), il s'habillait mal, si mal que Céline a dû lui en parler, il a ri sans être insulté, à deux ou trois reprises elle l'a amené dîner, puis faire des emplettes tout l'après-midi en lui enseignant les bases de la mode masculine : qu'est-ce qu'une chemise bien taillée, un complet bien ajusté, les couleurs, comment tu agences ça, toutes ces choses que personne ne nous apprend ; avec le temps, Pierre-Moïse s'est mis à s'intéresser aux vêtements et a développé son propre style. Céline reste admirative du fait qu'il s'est affranchi du

complet-veston noir et de la chemise blanche dont les hommes sont prisonniers, cette convention sociale nuit grandement à la mode. Pierre-Moïse porte un hoodie perlé bleu nuit sur un pantalon de toile, coupe carotte, pli vertical, avec des bottes militaires brillantes. Elle, c'est un vieil ensemble Marie Saint-Pierre qui n'a pas pris un pli, une robe noire, longue, faite sur mesure, cintrée et ajustée par Marie elle-même sur le corps de Céline, Marie venait à l'époque d'emménager dans ses locaux rue de la Montagne et faisait fureur à Paris, une robe noire aux larges manches carrées avec un manteau blanc en laine bouillie orné de gros boutons, de la collection d'automne de Stella McCartney, manteau qu'elle a, en entrant dans l'appartement, laissé avec de généreux remerciements à la jeune fille responsable du vestiaire.

Pierre-Moïse est un peu à l'écart, Céline ne lui a pas reparlé depuis tout à l'heure, elle se faufile près de lui, ils échangent un regard complice, cet après-midi ils se téléphonaient encore, Céline était terrifiée à l'idée de se présenter à cette soirée d'anniversaire, on croiserait beaucoup de gens du milieu politique et des affaires, s'éveilleraient peut-être d'anciennes inimitiés, des rivalités aux origines troubles, s'exposer publiquement dans le contexte actuel lui paraissait risqué, dangereux, elle n'avait pas envie de jouer le rôle de l'ennemie publique, de l'infréquentable, que tout le monde l'évite comme si elle avait mauvaise haleine, son associé avait exactement les mêmes craintes depuis ce matin, Céline s'est sentie moins seule lorsqu'ils en ont parlé, s'imaginant des réponses à d'éventuels propos désobligeants, désamorcer le sujet avec humour, puis passer à autre

chose, il est hors de question que Céline ait ce soir de grands débats sur l'urbanisme montréalais avec le premier venu, les avis sont divisés sur leur grand chantier, surtout pendant la tenue des consultations publiques, mais Céline a droit à sa vie privée, à un moment de repos pendant la fête de sa meilleure amie. « Jusqu'à présent, j'ai reçu onze félicitations et aucune critique », lui chuchote Pierre-Moïse à l'oreille. Céline sourit. On capotait pour rien.

Même Christiane l'a félicitée pour ce projet d'envergure qui fait la fierté des Montréalais et des Montréalaises, quelques esprits abrupts hurlent leur dissidence, c'est leur droit, mais le rêve concret enchante la plupart des gens présents à la fête ; cela rassure Céline, qui s'efforce depuis son arrivée de penser à autre chose, profitant de la soirée pour se réjouir et oublier le travail, à 5 heures du matin demain elle sera debout comme tous les jours, elle regardera le cours de la Bourse, puis les alertes Google pour les mentions de son nom dans les médias. Pensant cela, elle se retient pour ne pas courir vers la jeune femme des communications qui l'accompagne ce soir, lui demander s'il y a du neuf, Pauline est assise dans le hall, elle suit les nouvelles et l'avertit sur-le-champ si quelque chose les concerne, d'autres personnalités s'exprimeront peut-être pour soutenir ou critiquer le projet, la réaction des ministres est encore attendue. Céline et Pierre-Moïse ont développé avec le temps un langage secret, elle lui envoyait tout à l'heure de l'autre bout de la pièce un petit signe pour lui dire « rien de nouveau, tout va bien », qu'il déchiffrait aussitôt, Céline est émue quand elle envisage les vingt années de travail qu'ils partagent, Pierre-Moïse a connu un

parcours fulgurant au sein de l'entreprise après son arrivée au siège social de Montréal, il est devenu l'assistant de Céline avant d'être promu associé, puis vice-président, Céline lui confiait dès son embauche un contrat épineux, une école dans le sud du Texas, on sous-estime souvent le rôle du climat dans l'architecture, c'est un défi quand on vient d'une ville nordique comme Montréal d'adapter sa manière de penser à un environnement différent, presque désertique, les chaleurs sèches et étouffantes, le soleil trop fort, le jeune architecte s'était rendu à plusieurs reprises sur le terrain, il n'avait jamais été attiré par le Texas et ne savait rien de cet État du Sud, les dossiers de recherche qu'avait préparés son équipe étaient impeccables, ils serviraient par la suite de lignes directrices pour d'autres projets menés dans des climats similaires, l'exigence de Céline était légendaire, on la disait difficile à impressionner, et le junior avait eu le sentiment désagréable de jouer sa carrière. Lorsqu'il lui avait présenté les plans, Céline s'était montrée émue par la John Tyler High School, par la générosité de cette esthétique qui répondait parfaitement aux demandes quasi carcérales des clients tout en donnant un véritable sentiment de liberté ; par un jeu d'ombre et de lumière, le toit à claire-voie, fait de plusieurs couches d'un treillage en polygones d'aluminium de différentes tailles, réduisait la chaleur dans certains espaces communs tout en laissant pénétrer des rayons qui projetaient une pluie mélancolique de retailles lumineuses, variant en formes et en couleurs selon l'heure du jour, le bâtiment gagnait cette année-là le prix de l'Institut royal d'architecture du Canada, catégorie « Relève » et paraissait dans un numéro spécial de *Metropolis* consacré au

« New School Design » ; en y repensant, Pierre-Moïse arrive aujourd'hui à apprécier ce premier gros projet dont il a eu longtemps honte, lui trouvant toutes sortes de maladresses et d'imperfections, la fougue du trentenaire qu'il a été, son énergie audacieuse, virginale, l'attendrissent, s'il le pouvait il s'inoculerait un peu de cette naïveté en la dissolvant dans son verre de vin, il embrasserait ce garçon sur le front en lui donnant des conseils, des phrases vraies et honnêtes, semées de mots tels que « confiance », « jugements » et « doutes », que le jeune n'écouterait pas, détestant se faire dire quoi faire et trouvant que ça n'a aucun sens dans sa vision des choses. Ce jeune homme raffolait des architectes japonais, bégayait lorsqu'il était stressé et s'abonnait chaque année à tous les théâtres de la ville, Pierre-Moïse se reconnaît à moitié dans ce portrait, sa timidité était colossale à trente ans, il ne disait jamais un mot de trop et avait appris à ravaler ses colères comme ses envies de rire. Des collègues lui ont déjà raconté qu'ils mésinterprétaient sa réserve pour des reproches, Pierre-Moïse rendait ridicules par sa seule présence aux réunions les explications qu'on échafaudait pour justifier nos paresses et nos mauvaises idées ; après, on se demandait ce qu'il pouvait bien penser pendant qu'on s'empêtrait dans nos phrases creuses ébranlées par son silence attentif. Enfant, il avait découvert qu'il pouvait exprimer des souffrances jamais nommées dans les formes qu'on dessine. Il avait été charmé par le mystère de Céline, avait senti avant de la connaître qu'ils avaient en commun des choses qu'ils ignoraient encore.

Il l'invita un soir (un coup de tête, un billet en trop) à une mise en scène de *L'Éden Cinéma* à l'Usine C, le chauffeur

de Céline les y conduisit, ils arrivèrent alors que le spectacle commençait, gagnèrent leurs places dans le noir en trébuchant sur les sacoches. Après le show, Céline paya la bouteille de sancerre. Elle fut soulagée d'apprendre que son jeune employé fréquentait un garçon, que son invitation ne recouvrait pas quelque manœuvre séductrice ; après vingt ans de mariage avec un autre architecte, elle se jurait de ne plus mêler l'amour et le travail. Céline aurait dû se douter de l'orientation sexuelle de son jeune premier, elle avait toujours ressenti une sorte de complicité naturelle, magnétique avec les homosexuels, très nombreux dans son entourage. Elle n'aurait pas cru que… il n'avait pas l'air de… en tout cas. Pierre-Moïse souligna gentiment la sottise de ses remarques. Céline rit avec lui, elle se moqua d'elle-même, mais se sentit coupable pendant une semaine. Ils commandèrent d'autres verres. Qu'est-ce qu'il peut bien me trouver ? Il devait avoir des amis beaucoup plus intéressants qu'elle. À son âge, elle sortait dans les bars ! Il allait probablement la fréquenter jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il voulait, puis la jeter comme de la vieille pulpe. Pierre-Moïse avouait être d'un tempérament solitaire, il sortait les jeudis, s'intéressait au cinéma et à la musique électronique, faisait du jogging et coupait son propre bois de chauffage à son chalet dans les Laurentides ; il n'était pas aussi proche de sa famille qu'il l'aurait voulu, non, ses frères et ses sœurs avaient un régiment de bébés qui rendaient les rencontres bruyantes, cacophoniques, et ses parents ne s'intéressaient qu'aux enfants. Il était cependant très proche de sa sœur la plus jeune, Marielle. À leur troisième sortie, Céline s'extasia quand elle comprit

que le père de Pierre-Moïse avait été son chirurgien, c'est lui qui avait opéré son genou, elle a adoré ce médecin, il faudrait manger ensemble tous les trois ; c'est normal qu'elle n'ait pas fait le lien, leur nom de famille était aussi commun en Haïti que « Tremblay » au Québec. Céline entendait régulièrement le père de Pierre-Moïse à la radio intervenir sur toutes sortes de sujets, son fils le décrivit comme un intellectuel à l'ancienne, un humaniste romantique, critique de la médecine actuelle, son cercle d'amis comptait plus de poètes, d'historiens, de romanciers que de scientifiques, il avait même publié quelques poèmes dans la revue *Dérives*. Ses parents s'étaient installés à Montréal au début des années 1960, ils avaient fui la violence de Duvalier alors que sa mère était enceinte de son frère aîné ; son oncle avait été un haut fonctionnaire proche du pouvoir avant d'être dévoyé, puis accusé de trahison de manière complètement arbitraire, ils s'étaient tous exilés dans l'urgence. Que faisait sa mère ? Elle n'avait jamais travaillé ; Céline répondit qu'élever cinq enfants, c'était un travail à temps plein. La sortie au théâtre devint un prétexte, puis une tradition, ils allaient à des soirées-bénéfice lorsque Céline se trouvait à Montréal, elle les faisait inviter aux générales et aux avant-premières, ils devinrent des fervents du travail de cette metteure en scène dont ils ne manquaient aucun spectacle, vouaient un culte à ses Koltès, à ses Müller, à ses Norén, tous les auteurs qu'ils préféraient. Cette artiste visionnaire n'avait rien à envier aux metteurs en scène des théâtres les plus prestigieux que Céline fréquentait quand elle était en Europe ou à New York, un jour, promit-elle à son jeune employé, ils iraient ensemble à la Schaubünhe ou au

Stadsschouwburg. Au détour d'une conversation, Pierre-Moïse parla de leur « amitié » et Céline rougit.

Pierre-Moïse lui glisse « je reviens », puis disparaît dans la cuisine. Céline se retrouve seule à nouveau. Dina est assise à la table tout au fond, elle voudrait contourner la foule pour la rejoindre, mais son amie chuchote à l'oreille d'une femme qu'elle ne connaît pas, comme si elle ne voulait pas qu'on l'entende, Céline a peur de les déranger. Non loin, au cœur d'un attroupement qui fourmille dans la cuisine, Cai est engagé dans un débat drolatique avec quelque ancien Premier ministre en procès pour diffamation contre le gouvernement du Québec, qui a enquêté sur lui pour une affaire de corruption, d'autres hommes et femmes écoutent leurs échanges bruyants, Cai est un homme distingué et cultivé, contrairement au politicien avec lequel il s'entretient, son intelligence et sa sensibilité impressionnent, en faisant un effort Céline comprend, en un sens, que Dina puisse être tombée amoureuse de lui, elle se souvient qu'il lui a longuement expliqué toutes les couches de sens que revêt une sculpture monumentale d'Ai Weiwei exposée à Los Angeles, lui dévoilant patiemment comment chaque dimension de l'œuvre baroque parle à la conscience occidentale tout en comportant un réseau symbolique puisant à la culture chinoise traditionnelle, ce double discours ne pouvant s'adresser qu'aux dirigeants instruits du pays qui a tant de fois condamné le grand artiste, l'intelligence d'Ai Weiwei et celle de Cai qui lui en enseignait la mesure avaient ce jour-là époustouflé Céline, sauf que Cai aurait évidemment dû, après toutes ces années, apprendre le français, ça fait bien trente ans

qu'il est avec Dina et il est toujours incapable d'avoir une vraie conversation dans la langue de sa femme, c'est déplorable, un tel manque de respect venant de cet homme qui parle un si bel anglais, meilleur que la plupart des Américains, se débrouille dans quatre ou cinq autres langues, mais le français, pas encore, ce genre de choses exaspère Céline. Son arrivée discrète dans la cuisine provoque un léger remous, quelques murmures, quelques regards jetés par-dessus l'épaule, on n'avait pas encore remarqué qu'elle était présente à la fête, un pétillement, d'abord léger, se ressent dans l'air et transmet un long frisson froid, Céline rôde autour du cercle des convives, Gabriela remarque tout de suite la subtile variation dans l'atmosphère, comme si le ciel s'était mis à dorer, que la lumière avait viré au rose sang, les yeux des gens avec qui elle discute se tournent involontairement vers Céline, on la scrute tout en conservant les apparences, il ne faut tout de même pas avoir l'air de la dévisager ou de lui accorder trop d'importance. Céline fait son entrée dans la cuisine, léger accroc dans les dentelles fabuleuses à travers lesquelles elle se déchire un chemin, c'est tout l'air qui change quand elle passe près de nous, portée par ce drôle de vent, ce vent qui souffle depuis la première minute de la fête et qui mourra probablement avec elle, la promenade de Céline, sans destination apparente, son sourire glacé qui ne réagit pas à ce qui se déroule autour d'elle, aux conversations qu'elle interrompt ou aux regards qu'elle attire a quelque chose d'envoûtant, de presque surnaturel, comme si elle renaissait de ses cendres à chaque pas, elle a une *présence*, on le dit souvent, un magnétisme qui rappelle celui des grandes actrices anglaises, il

suffit de l'apercevoir dans un cocktail ou dans les loges d'un plateau de télé pour avoir l'impression nette que cette femme dépasse l'enveloppe humaine dans laquelle les dieux l'ont enfermée, on sait immédiatement, en la voyant pour la première fois en chair et en os, qu'elle est de la trempe de ces êtres supérieurs et que c'est vers eux qu'elle retournera quand l'heure viendra, si elle vient. « Regarde qui arrive », ceux qui la voient pour la première fois se taisent et entrent dans une extase imbibée d'alcool – Céline, enfin je la rencontre, c'est elle, la petite dame élancée en robe noire, aux cheveux d'un blanc impeccable, aux pommettes basses et aux yeux tristes, elle vient d'apparaître au bout du comptoir, on la reconnaît tout de suite même si on la croise pour la première fois, certaines tentent leur chance et la saluent discrètement en baissant les yeux, comment ne pas avoir l'air ridicule, elle me trouverait minable de douter, de manquer de confiance pour la saluer la tête haute, le sourire franc, on se demande ce qu'elle pense de nous, de notre travail, de notre entreprise – me connaît-elle seulement ? Jusqu'à ce que Céline s'approche. Qu'on relève les yeux, qu'elle nous saisisse l'épaule d'une main et étire le cou pour nous embrasser. Elle s'intéresse à nous. Bientôt, on se trouve ridicule d'avoir imaginé que c'était une sorte de robot froid et calculateur, elle nous pose des questions en nous regardant dans les yeux, elle s'émeut sincèrement des photos de bébé qu'on lui montre sur notre téléphone, elle fait des blagues déplacées sur des hommes qu'on pense intouchables et qui parlent fort, à quelques mètres de nous ; rapidement, tu lui confies tes projets, tes envies, tes bonheurs et tes peines, tout le monde se vante d'avoir Céline comme

confidente, cite les conseils d'une justesse désarmante, légèrement blessante parfois, qu'elle distribue à son entourage le plus immédiat, elle possède une manière unique de pénétrer les esprits, de lire en nous, on te l'a déjà dit et tu le ressens toi aussi. Quelqu'un s'approche et lui tapote l'épaule pour lui dire quelque chose, elle s'éloigne et tu remarques avec honte que Céline n'a pas parlé d'elle une seule fois, que tu ne lui as posé aucune question, une montée de culpabilité te gagne devant l'égoïsme que tu lui prêtais et qui est venu de toi. Ses cheveux blancs sont remontés en un chignon dans lequel elle semble avoir planté à l'aveugle quelques épingles qui dépassent, à ses oreilles pendent deux perles de bois. Une entrepreneure dans la vingtaine tremble lorsque Céline balaie la salle du regard ; l'acteur connu qu'on peut voir à la télévision, qui joue tous les ans des rôles importants dans les théâtres les plus fréquentés de la métropole, se met à pleurer de rage et d'humiliation lorsqu'il lui envoie son plus charmant sourire et que Céline détourne le regard ; tous et toutes la haïssent, la craignent et la haïssent, mais toutes et tous s'arracheraient le cœur à mains nues pour le lui donner en sacrifice, le poser sur un autel à sa gloire, elle est bien davantage que ce visage, ce corps, ces os, c'est le sens de nos existences qui aurait pris chair, si on avait le choix entre Céline et la vie, on choisirait Céline pour laisser nos vies s'échouer dans le désespoir et la douleur qui sont leurs plus fidèles constantes, leurs traits les plus vifs et les seuls qui nous apparaîtront à l'heure de notre mort, nous les âmes sans valeur, les victimes de la pire tragédie, celle de n'exister qu'une fois, une seule ; Céline est de la trempe des éternelles, de celles